

TEXTE DE NATHALIE DUPUIS

© ELLE – Photos BENNI VALSSON / Février 2013 – www.elle.fr

INTERVIEW



LA FRANCE *LIBRE!*

Plus belle que jamais, Cécile de France envoûte Jean Dujardin dans « Möbius ». Un thriller jouissif, qui donne envie de faire l'amour... Et de la rencontrer.

Par **Nathalie Dupuis** Photos **Benni Valsson**



(Veste Hatler Ackermann, T-shirt Acne, bague Stone.)

CÉCILE DE FRANCE

ELLE PORTE UN JEAN NOIR, UN BLOUSON EN CUIR NOIR

et des bottes de moto... Sa poignée de main est franche et énergique. Cécile de France, fille normale et actrice hors norme, dégage dans la vie ce qu'elle transmet à l'écran. Une girl next door gouailleuse à la beauté naturelle, que les grands réalisateurs, de Clint Eastwood à Cédric Klapisch, n'ont eu de cesse de transcender. Le dernier en date n'a pas fait les choses à moitié. Eric Rochant, dans « Möbius » (sortie le 27 février), lui offre son plus beau rôle. Celui d'Alice, une tradeuse de haut vol dans une banque française, recrutée par les services secrets pour faire chuter un oligarque russe. Franchement canon, juchée sur des talons de 12, le brushing impeccable et le regard envoûtant, Cécile va tomber amoureuse de l'homme qui l'a recrutée : un certain Jean Dujardin, cette fois plus 007 qu'OSS 117. Eric Rochant signe là peut-être son meilleur film. Une facture à l'américaine, un vrai méchant bien flippant (Tim Roth), des scènes d'amour ruisselantes de sensualité et un couple de héros appelé à devenir mythique. Interview.

ELLE. Vous incarnez un personnage très éloigné de votre image. On ne vous a jamais vue aussi féminine et désirable...

CÉCILE DE FRANCE. C'est sympa de me dire ça ! Mais c'est du boulot. J'adore me transformer, changer de tête, me déguiser comme lorsque j'étais enfant. Alice est effectivement très loin de moi. C'est une tradeuse canon. Elle doit séduire Jean Dujardin en une seule rencontre. Pourtant, moins glam que moi tu meurs ! Le challenge n'en était que plus excitant. Il a fallu bosser pour être crédible. Eric m'a initiée à la finance, j'ai repris des cours d'anglais... Pour la première fois de ma vie, on me faisait un brushing tous les matins et j'avais une french manucure parfaite !

ELLE. Les scènes d'amour sont d'une rare sensualité, cela ne vous a pas fait peur ?

C. de F. J'avais tout de même la chance de les partager avec Jean, qui est extrêmement attentionné et gentil. Le tournage a été long et parfois difficile. Heureusement qu'il était là pour détendre l'atmosphère. Et puis, c'est vraiment génial de tourner avec un aussi grand acteur. Même lorsqu'il était hors cadre, il restait pour me donner la réplique. Je l'en remercie infiniment.

ELLE. Pour simuler l'orgasme, vous n'êtes pas de la même école que Meg Ryan dans « Quand Harry rencontre Sally »...

C. de F. Effectivement ! J'ai cherché la sensation plus que la démonstration. Alice offre sa jouissance sans réserve, elle s'abandonne totalement, telles étaient les instructions d'Eric Rochant. C'est comme une chorégraphie qu'on répète inlassablement. Tout est calculé : les spasmes, les tremblements... Pour les baisers, on voulait éviter le côté affamé. On est allés dans le moelleux, le doux. Je me suis laissée guider et la technique a pris le pas sur le reste. J'étais très concentrée et je n'y ai pas pris beaucoup de plaisir. Mais, à l'écran, je trouve qu'on y croit, non ?

ELLE. Vous avez eu une petite fille trois mois avant de tourner. Comment avez-vous fait pour être aussi mince ?

C. de F. Pour les scènes de nu, je suis doublée. Mon corps n'était pas tout à fait à la hauteur... Mais je me suis tout de même entraînée avec ma coach, Gaëlle, pour essayer d'être le plus sexy possible. J'ai suivi un régime très strict pendant la préparation du film et j'ai même arrêté d'allaiter. La lumière, les coiffeurs, les maquilleurs et la caméra d'Eric Rochant ont fait le reste...

ELLE. Paradoxalement, vous avez un métier qui vous expose et qui semble loin de votre désir d'être une fille « normale »...

C. de F. J'ai toujours voulu jouer. Enfant, je faisais du théâtre, je crachais du feu dans la rue. J'ai débarqué à Paris à 17 ans, et

Dominique Besnehard m'a repérée dans un cours de théâtre. Après, il s'est passé des choses incroyables que je n'avais absolument pas prévues et qui ne me faisaient pas spécialement tripper car je n'ai pas choisi ce métier pour ça...

ELLE. Quoi, par exemple ?

C. de F. Se retrouver dans de grands hôtels avec une nuée de gens qui vous servent, sourire à la télé, faire des photos dans des tenues sublimes... ça fait partie du package mais ce n'est pas moi.

ELLE. Qu'est-ce qui vous fait tripper, alors ?

C. de F. Me fondre dans des personnages, me réveiller chaque matin en sachant que ce que je vais vivre sera différent de ce que j'ai fait la veille, me retrouver avec des gens que je ne rencontrerais pas dans ma vie, participer à un projet qui soulève l'enthousiasme... Et, quand je ne tourne pas, revenir à un quotidien normal, loin du côté exceptionnel que m'offre mon métier.

ELLE. Vous ne vous êtes jamais perdue ?

C. de F. Oui, il y a quelques années, et je n'ai pas du tout aimé cette spirale dans laquelle j'ai failli être aspirée et qui vous fait perdre tous vos repères. On devient autocentré, nombriliste, c'est le côté obscur de la célébrité, toutes les portes s'ouvrent, tout est facile. Moi, j'ai juste passé la tête, et je me suis rendu compte que ce n'était pas pour moi.

ELLE. Vous avez le même fiancé depuis des années, deux enfants... Est-ce la clef de votre équilibre ?

C. de F. Ma famille occupe la plus grande partie de mon temps. Comme tout le monde, j'aspire à être une bonne mère. Cela ne me demande pas beaucoup d'efforts parce que ce que je préfère dans la vie c'est être chez moi, m'occuper de mes enfants. Je ne parle pas beaucoup d'eux, car mon fils de 6 ans souffre déjà à l'école d'avoir une maman connue. Ma vie de tous les jours, c'est faire la popote, mon jardin, travailler dans mon atelier dans lequel il y a mes bobines, mes bouts de carton, mes pinceaux... Je suis une manuelle, une terrienne.

ELLE. Vous avez été élevée par des parents anarchistes, que vous reste-t-il de cette éducation ?

C. de F. Des tonnes de choses. Comme d'être contre la société de consommation, de cultiver mon potager, de détester les signes extérieurs de richesse. Mes parents m'ont eue très jeune, ma mère n'avait que 16 ans. Ils m'ont toujours laissée déployer mon imaginaire et mon côté artiste. Ils tenaient un café à Namur. Sur la façade trônait un grand drapeau noir. De jeunes artistes, dont Benoît Poelvoorde, s'y retrouvaient. C'était très joyeux !

ELLE. Qu'y a-t-il de belge en vous ?

C. de F. L'humour, mon côté travailleur et terre à terre. L'idée que les choses se méritent, qu'il ne faut pas se prendre trop au sérieux. Vous savez, nous les Belges, on se sent toujours un peu inférieurs aux Français. Un peu moins éduqués, un peu moins cultivés, un peu moins élégants. En arrivant à Paris, je me sentais toute petite, moi qui ne suis qu'une motarde qui boit des bières !

ELLE. Un mot sur Gérard Depardieu, quasi belge, avec lequel vous avez tourné « Quand j'étais chanteur »...

C. de F. Gérard, je l'aime profondément, tourner avec lui a été une expérience artistique géniale. C'est un kamikaze, il n'a peur de rien. Je pense qu'il joue la provocation à outrance. Il ne faut pas accorder trop d'importance à ce qu'il fait. Cela dit, je suis pour le partage des richesses...

ELLE. Même en vivant recluse à la campagne, la polémique sur les acteurs trop payés n'a pas dû vous échapper...

C. de F. Je suis tout à fait consciente de nos privilèges et je ne me lasse pas d'être payée pour m'amuser ! Franchement, j'ai la belle vie. Mais l'argent n'a jamais été mon moteur. Et, surtout, les actrices sont deux fois moins payées que les acteurs. Pourquoi ? Je n'en sais absolument rien. Je n'ai pas le sentiment que nous soyons moins populaires, non ? ■